

# SAINT MARTIN DE PORRÈS

Martin est né au Pérou, à Lima, le 9 décembre 1579.

Il est le fils de Juan de Porrès, un noble espagnol, et de Doña Ana Velázquez, une ancienne esclave noire, affranchie.

Martin étant métissé, Juan ne voulut pas l'accepter comme son fils. Plus tard, il en eut des remords, et reconnut l'enfant ainsi que sa sœur Juana, née deux ans plus tard.

Vif d'esprit et obéissant, Martin passa ses premières années avec sa mère. Celle-ci l'envoyait parfois au marché. Il partait avec un panier et un peu d'argent. Souvent, il revenait sans argent, ... et son panier vide. Il y avait tant de pauvres dans la ville que Martin ne pouvait les croiser sans leur faire l'aumône.

De retour à la maison, l'enfant devait expliquer qu'il avait préféré faire la charité, mais sa mère avait beaucoup de mal à tolérer cette générosité, et lui lançait : « C'est ta faute, si ta sœur et moi, n'avons plus rien à manger ! »

Parfois, elle le punissait ; Martin acceptait de bonne humeur sa punition et l'accomplissait sans se plaindre. Cependant, dès qu'il pouvait à nouveau faire l'aumône, ... il recommençait !

Il ne jouait pas couramment avec les enfants de son âge.

Lorsqu'il passait à côté d'une église, il y entra pour saluer son Père du ciel, qui l'avait accepté comme fils, tandis que son père terrestre, lui, l'avait d'abord rejeté. Dans l'église, il remontait la nef pour aller prier devant l'autel ; il se recueillait profondément, ses yeux brillants fixés sur le crucifix ou une statue de la Vierge Marie.

Rapidement, l'intelligence et la bonté de Martin attirèrent l'attention des amis de sa mère. Ceux-ci critiquaient son père naturel, lui reprochant – en dépit de sa belle situation – d'avoir abandonné ses deux enfants et leur maman à la misère.

De temps en temps, Juan Porrès se rendait à Lima pour voir ses enfants et, lors d'une de ses visites, il décida de les ramener vivre avec lui à Guayaquil, en Équateur. Il les traita alors comme un père, leur donnant des précepteurs compétents, surveillant leur bonne éducation, et s'occupant d'eux.

Martin avait 12 ans lorsque son père partit prendre de nouvelles fonctions en tant que gouverneur de Panama. Le garçon retourna chez sa mère à Lima. Son père voulut toutefois qu'il soit confirmé avant son départ. En outre, il laissa suffisamment d'argent pour que Martin puisse terminer son éducation et prendre un métier.

Peu de temps après cette séparation, Martin dut faire le choix de son futur métier, en vue notamment de subvenir aux besoins de sa mère, et il décida de devenir apprenti barbier. Être barbier à cette époque, ne consistait pas seulement à raser et coiffer les clients, mais aussi à leur rendre différents services, comme pratiquer une saignée, soigner des fractures et même

prescrire des médicaments. En définitive, un barbier était à la fois coiffeur, pharmacien, médecin, rebouteux et chirurgien !...

Il apprit son nouveau métier rapidement. Peut-être pressentait-il déjà que cela pourrait lui être utile pour aider les pauvres. Lorsqu'il devait s'absenter, son maître lui laissait la responsabilité de la salle des urgences.

Le jour d'une de ces absences, quatre hommes amènent un indien contusionné avec plusieurs plaies ouvertes. Quand ils apprennent que le patron n'est pas là et que c'est l'apprenti qui va soigner le blessé, ils hésitent. Mais Martin commence immédiatement à lui prodiguer des soins. Avec beaucoup d'assurance il nettoie les plaies, pose des pansements, rafraîchit le blessé et le réconforte avec un verre de vin. Quelques jours plus tard, l'homme peut reprendre son travail en aussi bonne forme qu'avant l'accident.

D'autres cas se produisent où Martin intervient seul, et il s'en tire toujours très bien.

Sa réputation grandit aux alentours et désormais les clients préfèrent se faire soigner par l'apprenti plutôt que par le patron.

Martin visite toujours les églises sur son chemin, mais pour ne pas arriver en retard le soir à la maison, il part plus tôt pour faire ses dévotions en début de matinée. Là, il sert autant de messes qu'il le peut, tout en étant ponctuellement à l'heure à son travail.

C'est à cette époque qu'il commence ses longues nuits d'adoration. Il récupère des restes de bougies auprès de la propriétaire de son logement afin de pouvoir prier la nuit dans sa chambre.

Piquée de curiosité, et voulant savoir ce qu'il peut bien faire de ces bouts de chandelles, sa propriétaire s'approche une nuit de sa chambre et écoute à la porte. Elle entend des pleurs et des gémissements. Du coup, elle regarde par le trou de la serrure, et elle voit Martin à genoux, immobile, les bras en croix, les yeux fixés sur un crucifix.

Bouleversée, elle en parle à ses amies : à leur tour, celles-ci vont constater par le trou de la serrure ces échanges entre le Christ crucifié et Martin, qui ne se doute pas qu'il est observé.

C'est aussi à cette époque que se situe le premier fait extraordinaire permis par Dieu, et attribué à Martin : ayant planté un citron dans la cour de la maison où il habite, un arbre pousse très vite et – chose surprenante – produit des citrons tout au long de l'année !

Malgré une activité professionnelle et une vie de prières bien remplies, Martin recherche autre chose : il voudrait faire plus pour les pauvres et les déshérités, et répondre ainsi au cri du Christ sur la croix « J'ai soif ».

Il décide donc d'abandonner son travail chez le barbier et demande à être admis chez les frères prêcheurs dominicains du couvent du Saint Rosaire. A l'époque, il devait avoir 15 ans. Là, il demande l'emploi le plus humble : prendre l'habit en tant qu'auxiliaire de ménage. Il a ainsi un statut tout en bas de l'échelle hiérarchique, inférieur aux frères convers, et à ce titre on lui confie les travaux les plus difficiles.

Pour lui, le poste le plus modeste dans le monde religieux est préférable à tout ce qu'il faisait jusqu'alors.

Les dominicains donnent leur accord à l'admission de Martin dans ces conditions.

En revanche, le père ne le voit pas ainsi ; il a du mal à imaginer qu'un poste subalterne consistant uniquement à servir les autres puisse être un bon choix pour son fils. Il intervint auprès du Prieur, qui lui conseille de ne pas s'opposer, si bien que le père se résigne finalement à l'entrée au couvent.

Martin est beau, réunissant les meilleurs côtés de chacun de ses parents : les traits fins et nobles de son père espagnol, la gracieuse minceur et la vigueur de sa mère d'origine africaine.

Sur le plan moral, Martin est calme, sérieux et silencieux. Il reste maître de lui en toutes circonstances.

Au couvent, Martin travaille continuellement, probablement plus qu'auparavant. Il doit nettoyer l'intérieur des bâtiments et leurs annexes, les toilettes, entretenir les abords, les allées etc. Il travaille simplement et avec ardeur. Ayant demandé un statut de familier, il trouve normal qu'on lui demande d'accomplir les corvées les moins agréables.

Comme il passe du temps à balayer, beaucoup d'images et de statues de Saint Martin de Porrès le représenteront plus tard un balai à la main.

Mais ce n'est pas le seul outil qu'il manipule. Dans son ancien emploi d'apprenti barbier, il avait appris la coiffure. Au couvent, Martin se retrouve en charge de la coupe des cheveux et en particulier de la tonsure des nouveaux arrivants.

C'est ainsi qu'il est confronté un jour à un novice, qui n'a pas vraiment envie de recevoir la tonsure et qui demeure hésitant, incapable de se décider. Alors qu'il tergiverse encore, il remarque tout d'un coup que Martin l'a rasé.

Il lui reste seulement sur la tête une petite couronne de cheveux.



Il se fâche et traite Martin de chien, de mulâtre, d'hypocrite, de tricheur, etc. Martin finit son travail, lui sèche la tête et lui demande de se regarder dans le miroir. La coupe de cheveux n'est pas aussi déplaisante qu'il pouvait l'imaginer.

Le père dominicain responsable de la discipline, informé de l'altercation, reproche au novice son attitude et lui inflige une pénitence.

Mais Martin passant outre aux insultes, va voir le maître des novices et demande la suppression de la punition, disant que le novice a bien eu raison de le traiter de « chien de mulâtre », puisqu'il est un grand pécheur, et que sa mère est une pauvre négresse. Tout cela lui convient très bien, pourquoi punir quelqu'un qui n'a dit que la vérité ? La punition est donc levée, et le jour même Martin offre au novice un panier de fruits frais !

Ce surprenant novice – il s'appelle Francis – voyant que plus on est dur avec Martin, plus on obtient de lui, se rend ensuite de plus en plus insupportable. Martin lui répond avec un grand sourire et lui donne ce qu'il veut.

Francis pense que Martin est un faible d'esprit jusqu'au jour où ses yeux s'ouvrent brusquement : il se rend compte que ce « débile » est beaucoup plus sage que lui, et que c'est bien lui le plus bête. Dès lors, il se met à observer tous les actes du frère noir en essayant de l'imiter pour progresser.

Les supérieurs du couvent découvrent rapidement les talents de Martin dans les domaines du soin des malades et de la chirurgie, et ils décident de lui confier l'infirmerie de la communauté.

Il remplit ses nouvelles fonctions avec grand amour et abnégation, essayant de satisfaire tous les besoins de ses patients. Il sait combien la souffrance peut modifier le caractère, et se réjouit lorsqu'on le réprimande.

Pour ses supérieurs, Martin n'est pas un sujet facile à gérer. Ils ont conscience de sa sainteté et souhaitent l'encourager, mais sans se tromper en le flattant. Ils choisissent donc de le reprendre sévèrement comme on ferait avec un coupable. Et Martin, content d'être maltraité, se met à genoux en souriant : « – Je mérite bien pire, car Dieu a souffert beaucoup plus que moi ! »

Martin savait déjà prier avant d'entrer au couvent. Mais il faut se rappeler que ce couvent est dit « du saint Rosaire ».

Dans l'église, la chapelle que Martin préfère est celle de la Reine du très saint Rosaire, envers qui il éprouve un amour filial, vivant constamment en sa compagnie, et passant ses moments libres de la nuit ou sa méditation de l'après-midi dans la chapelle qui lui est dédiée.

Là, il lui confie ses soucis, ses difficultés et lui demande de veiller sur lui en le préservant du péché.

Il récite aussi le Rosaire. Ayant beaucoup à faire durant la journée, Martin porte autour du cou un large chapelet, et un autre à la ceinture qu'il tient constamment d'une main si son travail le lui permet. Martin aime la Vierge Marie, et la Vierge Marie le lui rend bien, de sorte que sa vie se transforme en une prière continuelle à sa Mère du Ciel.

Il restera toujours fidèle à cette intense dévotion mariale.

Il y a une autre raison pour laquelle Martin aime se tenir dans la chapelle du Rosaire, c'est que là repose le Saint-Sacrement.

De temps en temps, il grimpe dans la charpente, car il a découvert un coin d'où il peut contempler le tabernacle sans que personne ne puisse le voir de la chapelle. Un jour où on le cherche partout dans le couvent, un bon ami de Martin l'aperçoit à genoux dans sa retraite favorite, mais en lévitation ! Sa fervente prière a suscité cette grâce.

Martin a l'autorisation de communier le jour des fêtes liturgiques de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, et les dimanches, mais aussi tous les jeudis. Après avoir reçu la communion, il s'arrange pour rester le dernier dans la chapelle et disparaît alors en demeurant introuvable, on ne sait pas où il y va.

Tantôt il se cache, tantôt il semble devenu invisible. Par contre, si l'un de ses supérieurs le cherche et exige qu'il se présente, il réapparaît aussitôt.

Martin va rester neuf ans comme simple aide de ménage chargé des tâches les plus ingrates.

Au bout de cette période, ses supérieurs décident de lui proposer de devenir frère, ce qu'il accepte en prononçant sa profession solennelle, promettant obéissance à Dieu, à la bienheureuse Vierge Marie, à Saint Dominique, et aux supérieurs jusqu'à la mort.

Le Frère pratique un jeûne constant, beaucoup plus strict que celui prescrit par le règlement du couvent. Après avoir passé tout le carême au pain et à l'eau et s'être abstenu de toute nourriture pendant les trois derniers jours de la semaine sainte, le dimanche de Pâques Martin se réjouit en mangeant des patates douces. Le Lundi de Pâques, il prend un ragoût de pain et un peu de chou sans viande. Si l'on sait que les patates douces tenaient lieu de pain chez les indiens, on peut résumer en disant que Martin a pratiquement jeûné toute sa vie au pain et à l'eau !

Par ailleurs, il s'inflige de grandes mortifications pour s'unir à Jésus dans sa passion, espérant ainsi être agréable à Dieu le Père.

Le soir, il commence par se donner une première fois le fouet pendant environ trois-quarts d'heure avec une chaîne terminée par des pointes de fer, et se réjouit du sang qui coule de ses plaies. Après la flagellation, il applique du vinaigre sur ses plaies, ce qui augmente la souffrance.

Un peu plus tard, avant minuit, il se flagelle de nouveau avec une corde à nœuds en réparation des péchés commis contre Dieu, demandant grâce pour les pécheurs.

En fin de nuit, a lieu la troisième et la plus douloureuse flagellation dans une salle sombre et froide sous le clocher. Il demande à un serviteur indien ou noir, à qui il donne une solide branche de cognassier, de frapper sans se poser de question et d'arrêter seulement lorsque l'angélus sonnera.

Martin prie alors pour les âmes du purgatoire.

Le matin venu, reprennent les activités ordinaires d'une journée très chargée, à tel point qu'on peut se demander comment Martin trouve la force d'endurer de pareilles souffrances la nuit tout en assumant une telle charge de travail le jour, prenant en outre le temps de prier, de méditer et d'élever son âme vers Dieu !

Le saint religieux est parfois attaqué par les démons.

Le Père de la Torre, qui est en charge de la garde du couvent, l'ayant surpris en extase sous le toit de l'église, a décidé de partager la cellule de Martin pour quelques temps. Il loge donc dans la même pièce, avec un rideau de séparation.

Un soir alors qu'il est sur le point de s'endormir, il entend Martin s'écrier : « – Que viens-tu faire ici, fauteur de troubles ? que cherches-tu ? Ce n'est pas ta chambre, sors d'ici ! »

Il semble que les démons soient plusieurs car une lutte féroce fait suite aux paroles de Martin, malmené dans tous les sens par des forces invisibles le cognant contre les murs, se roulant par terre en criant, tout cela sans que le Père de la Torre puisse voir l'ombre d'un attaquant.

Tout d'un coup le feu envahit la cellule. Le Père se lève pour éteindre les flammes, mais l'incendie s'éteint aussi rapidement qu'il avait commencé, et le calme revient. Les deux hommes retournent se coucher, Martin sur sa planche et le Père dans son lit. Le lendemain au petit matin, lorsque le Père se lève, il n'y a plus aucune trace du feu, aucune marque, et tout est en ordre.

Martin veille sur les jeunes frères qui sont l'avenir de l'ordre. S'il constate qu'ils commencent à négliger leurs études, il les rappelle à l'ordre en leur disant : « – Étudiez attentivement car la gloire et la réputation de la province reposeront un jour sur vos épaules ».

Un jour, il va même plus loin : deux étudiants discutent sur une question théologique délicate ; ils ont réfléchi longtemps sans trouver la solution quand Martin passe à côté d'eux. Les deux frères lui demandent : « – Que penses-tu de ce problème ? quelle est ta réponse ? ».

La question ne semble pas bizarre à Martin, qui donne la solution et s'éclipse tranquillement.

Les deux frères vont voir le directeur des études pour lui demander son avis sur la réponse reçue de Martin. Le directeur des études la confirme, et précise que si Martin a pu donner avec assurance une réponse correcte, cela prouve qu'il est très avancé dans « la science des saints. »

Cette science ne s'acquiert pas par le simple exercice des facultés intellectuelles, mais résulte d'un don fait par Dieu à ceux qu'Il choisit.

Les enseignements du religieux sont simples et limpides. Il explique les principaux points de doctrine et le fait de façon très douce en évoquant les moyens permettant de se comporter en vrai chrétien. Ses paroles sont efficaces car il sait de quoi il parle, vivant lui-même de cette loi. Les gens simples l'écoutent avec attention, s'appliquant ensuite à mettre ses enseignements en pratique.

Martin parle ainsi aux jeunes, aux ouvriers qui travaillent au couvent du Saint Rosaire, aux employés noirs de la ferme, et aux habitants de la région.

Il manifeste aussi le désir d'évangéliser les pays lointains, et il regrette beaucoup de ne pouvoir s'y rendre. A cette époque, quelques missionnaires essayent bien d'évangéliser ces pays, mais c'est à leurs risques et périls, et ils finissent souvent martyrs.

Dans son désir de donner sa vie, Martin tourne spécialement son regard vers la Chine et le Japon, où il voudrait travailler à la propagation de la foi.

Mais Dieu le préserve en refusant d'exaucer ses vœux. Cependant il lui montre à quel point ce désir lui plaît en le contentant de manière miraculeuse. Ainsi, des témoins disent avoir vu plusieurs fois Martin en Chine et au Japon, rassemblant autour de lui les enfants pour leur enseigner la doctrine chrétienne. Après leur avoir parlé de l'amour qui a poussé Dieu à devenir homme et à mourir pour nous sauver, Martin conclut son enseignement en leur distribuant les douceurs cachées sous son scapulaire : bonbons, images saintes, fruits exotiques d'un goût rare, que tous les enfants apprécient.

Un jour où Martin, le frère Christophe, et Juan (un ami), regardent les ouvriers agricoles semant dans un champ, frère Christophe dit à Martin : « – Vois-tu la terre au-dessus des champs là-haut ? Elle serait idéale pour planter des oliviers mais nous ne pouvons pas le faire maintenant car tous les ouvriers sont occupés. »

Martin répondit : « – As-tu des oliviers ? » ; Juan ayant répondu par l'affirmative, Martin se munit d'une houe (outil pour faire des trous dans le sol), tandis que son ami va chercher les petits arbustes bons à planter.

Martin revient alors jusqu'à l'endroit indiqué par Christophe, et tout seul il se met à faire des trous dans le sol aride et à planter chaque olivier, tassant bien la terre autour du pied.

Il y passe toute la journée, puis il rapporte la houe sur son épaule jusqu'au hangar à outils.

« – Merci » lui dit le frère Christophe ; et « – Pourras-tu revenir demain pour continuer la plantation ? » ; « – Non » répond Martin, car « nous avons planté tous les oliviers. »

Tous ? Si la nuit n'était pas tombée, le frère Christophe serait allé vérifier sur place, mais il lui faut attendre le lendemain matin ... et quelle surprise alors quand il aperçoit de loin les nouvelles petites feuilles grises, qui bougent dans le vent ! ... oui, tous les oliviers sont plantés.

Une année, une épidémie de rougeole frappe Lima et le couvent du Saint Rosaire n'est pas épargné. Une soixantaine de religieux ont contracté la maladie, certains sont très atteints, et en meurent même. Martin soigne ses frères sans discontinuer, et il veille sur eux comme sur un trésor ; à la virulence du mal il oppose son énergie, rendant courage à ceux qui sont atteints. Pour les désaltérer, il leur procure des boissons fraîches. Pour diminuer leur souffrance, il imagine des remèdes à base de plantes. Il s'occupe de l'infirmerie du couvent et de celle du noviciat.

Si l'on en croit certains témoignages, il peut même traverser les portes fermées à clef, pour soulager la nuit les malades qui ont besoin de lui. Lors de son procès de béatification, il a en effet été établi que « lorsqu'il s'agissait d'aider les malades ou les affligés, Martin pouvait passer à travers les murs les plus épais, franchir des portes cadénassées, entrer dans les cellules les plus secrètes du noviciat, à des heures interdites, parce qu'il avait été informé par révélation divine que quelqu'un souffrait et avait besoin de lui. »

Martin a aussi le don de savoir comment chaque maladie va finir et quel est le stade de son développement. Assez vite, les médecins ont accepté sans réserve l'avis de Martin, ce qui lui permet de dispenser des soins adaptés aux besoins.

Pour lui, il n'y a que deux catégories de malades : ceux dont l'affection n'est pas grave, et ceux qui sont destinés à mourir. Quand les patients se plaignent de ne pas recevoir ses visites, il répond : « – Si je suis rarement à votre chevet, c'est le signe que votre maladie n'est pas trop grave. »

A l'inverse, les frères murmurent parfois entre eux qu'un confrère va mourir... parce que Martin se rend très souvent auprès de lui !

À l'infirmerie, le bon religieux ne s'occupe pas seulement des malades eux-mêmes. Il remarque aussi que le couvent n'a pas les équipements les plus élémentaires tels que lits, couvertures et draps. Pour lui, les malades doivent disposer de tout le nécessaire, et il se donne pour tâche d'en trouver les moyens, prenant par exemple l'initiative de collectes d'argent. Sa réputation de sainteté s'étant diffusée au-delà des frontières, lorsqu'il décide de frapper à la porte des riches, il est déjà bien connu d'eux.

Dans les quêtes d'argent pour ses malades, il reste modeste dans ses espoirs, de sorte qu'il se montre volontiers surpris de la bienveillance de ses contacts.

Ceux-ci donnent généreusement, puisant dans l'abondance de biens qu'ils ont acquis depuis leur arrivée dans le Nouveau Monde.

Au fil du temps, Martin se constitue ainsi un groupe de bienfaiteurs sur lesquels il sait pouvoir compter, à condition de se montrer raisonnable dans ses sollicitations, et de gérer ce trésor avec sagesse, faisant appel à son talent d'organisateur.

Il commence bien sûr par pourvoir aux besoins les plus urgents en matériel de base pour l'infirmerie, et en vêtements pour la communauté.

Martin a remarqué de mauvaises habitudes chez certains moines qui interprètent le vœu de pauvreté de façon quelque peu laxiste. Devant pourvoir eux-mêmes à leur habillement, plusieurs frères ne sont pas vêtus selon les prescriptions de la règle. Soucieux de les ramener aux strictes observances dominicaines, Martin réussit à se procurer le tissu de laine adéquat à prix réduit et il fabrique lui-même plus de quatre-vingts habits.

De plus, il organise la garde-robe communautaire et prend en charge le nettoyage, de telle sorte que les vêtements des religieux soient à la fois bien répartis et bien entretenus.

Chaque fois qu'un habit en soie est déposé en lingerie, Martin le remplace par un vêtement de laine de la même taille. L'habit en soie est lavé, repassé et rangé dans un placard, où on le réserve pour les besoins des malades.

Martin prend en charge la distribution de linge propre le samedi, et procède le lundi suivant au ramassage du linge sale.

Dans ses collectes extérieures, Martin sollicite également des offrandes de messes. La réponse est généreuse et régulière. Il répartit lui-même les célébrations, et en tient la comptabilité.

Par ses diligences avisées, Martin réussit progressivement à obtenir tout ce dont le couvent a besoin.

Cette accumulation de richesses (bien relative) attire évidemment les voleurs. Mais comme à chaque tentative, Martin conduit séance tenante le coupable à l'endroit où il a recélé l'objet volé, les candidats sont assez vite découragés !

D'autres prédateurs donnent du fil à retordre au couvent : il s'agit des souris.

Quand ces rongeurs réussissent à se frayer un chemin jusqu'à la garde-robe de la communauté, Martin devient très inquiet. Il a remarqué que les chemises et les draps propres rangés sur les étagères en ressortent avec des trous, des marques de dents pointues, et que le linge dégage une odeur désagréable.

Les jours passent et les souris ont l'air de bien se plaire, surtout avec le linge neuf, négligeant le linge usagé. L'infirmier qui aide Martin, ne sachant pas comment arrêter les dommages dus à ces animaux destructeurs, il lui vient l'idée de répandre du poison dans les environs, mais Martin ne veut pas entendre parler d'une telle solution.

« – Les pauvres bêtes, il faut bien qu'elles arrivent à survivre. Personne ne leur sert à manger dans le réfectoire, comme c'est le cas pour nous quotidiennement ».

Un jour Martin, qui a attrapé l'une de ces souris, la tient dans la main, et le cœur de l'animal bat très fort, tandis que ses petits yeux brillants regardent tout autour, affolés.

Le religieux lui adresse alors la parole, en un sermon semblable à ceux qu'il fait aux voleurs de draps, mais il entend se servir de la souris comme d'une alliée pour convaincre ses congénères : « – Petite sœur, pourquoi toi et tes compagnes faites-vous de tels dégâts dans la lingerie de nos malades ? Je ne veux pas te faire de mal, mais il faut que tu ailles chercher tes amies et que vous quittiez la penderie pour vous installer au fond du jardin ; alors chaque jour – je te le promets – je vous y apporterai de quoi manger. »

La petite bête se calme, puis ses yeux se fixent sur Martin comme pour lui signifier : « – Je suis d'accord, j'accepte l'offre. »

Martin ouvre la main, l'animal saute à terre avant de disparaître.

Tout d'un coup, se produit un branle-bas silencieux, une multitude de souris surgissent d'en haut, d'en bas, du bas du plafond comme des fissures du sol de la garde-robe. Qui aurait pensé

qu'un seul espace puisse contenir autant de souris ? Quand toute la compagnie est rassemblée, s'amorce le trajet vers le jardin ; les souris avancent dans un aimable désordre, les plus rapides bousculant les plus grosses, et Martin vient en aide aux plus petites. Elles arrivent toutes au fond du jardin et prennent possession des lieux pour y creuser leurs trous.

Depuis lors, chaque jour après le souper servi aux malades, aux employés et aux déshérités qui viennent frapper à la porte du couvent, Martin apporte à manger aux souris.

C'est un service qu'il rend à ces petits animaux, mais surtout à sa communauté.

La sœur de Martin, Juana, récemment mariée, vit presque à la campagne, aux abords de Lima. Un jour, au cours d'une réunion familiale, la paix du ménage se trouve bouleversée par une discussion regrettable qui débouche sur une dispute. Voyant que l'atmosphère devient de plus en plus tendue entre les époux, les autres membres de la famille se résolvent à partir sur la pointe des pieds pour laisser le couple seul. C'est à ce moment précis que Martin apparaît, marchant avec une canne et portant sur son dos un grand sac. Il vient tenter de calmer la dispute entre sa sœur et son mari : « – Que la paix de Dieu soit avec vous » dit-il joyeusement, puis il continue : « – Que le chemin est long et fatigant pour arriver jusqu'ici, mais je vous ai apporté des friandises. Pourquoi ne pas déjeuner ensemble ? »

Les membres de la famille qui étaient sur le point de quitter la maison, forment un cercle autour de Martin et de son sac. Mais la tension entre les époux est toujours palpable. Martin leur dit : « – Je sais pourquoi vous faites des têtes pareilles. » Puis il raconte avec précision tous les détails de la dispute qui a précédé. Les invités sont abasourdis par ses révélations : comment peut-il savoir alors qu'il n'était pas présent ? Mais voilà que, sans transition, les époux constatent qu'ils ne savent plus pourquoi ils se disputaient, le motif de la querelle s'étant en quelque sorte évanoui ! Tout le monde s'apaise, on apprécie les choses délicieuses que Martin a apportées, et le calme revient dans la famille.

À la tombée de la nuit le saint religieux dit à sa sœur qu'elle ne s'inquiète pas, qu'il saura où prendre son repos. Le lendemain matin, il la salue, s'assure que tout va bien, et repart.

Quelques jours plus tard, Juana a l'occasion d'aller à Lima où elle rencontre un des frères dominicains qui travaille avec Martin à l'infirmerie du couvent. Elle veut lui raconter comment Martin a remis la paix dans son ménage, mais le frère l'interrompt : « – Je ne comprends pas, Martin n'a pas quitté le couvent, ni le soir ni la nuit dont vous me parlez, car nous avons plusieurs malades dont il fallait s'occuper, et votre frère et moi nous sommes relayés, comme d'habitude, à leur chevet ».

Dans ses journées courantes au couvent, quand le moment du repas approche, Martin s'active ; car à cette heure-là, les sans-logis des environs se présentent à la porte, sachant qu'il sera ponctuel à les accueillir.

Avec une bouilloire et une jatte, Martin passe d'abord dans les réfectoires pour rassembler ce qu'il trouve à manger. Il se prive bien sûr de sa propre part de pain et d'eau, puis il se rend à la cuisine de l'infirmerie où ses différents « amis » l'attendent : indiens, noirs, mulâtres, espagnols, qu'ils soient malades ou bien-portants, ... et aussi des chiens et des chats !



Saint Martin de Porrès, par R. Magnanini  
Basilique Saint-Dominique, Bologne

Il faudrait des tombereaux de nourriture pour rassasier tous ces affamés, pas seulement une bouilloire et quelques reliefs. Nullement désarçonné – et bien que les témoins jugent la mission impossible – Martin puise dans ses réserves et parvient chaque jour à nourrir tout son monde.

Quel que soit le nombre de pauvres à secourir, leur seule présence met Martin en joie.

Au début du repas, il déclare : « – Le salut avant tout. Sauvons nos âmes par le mérite du sang de Jésus-Christ », et il poursuit : « – Que Dieu dans sa grande miséricorde multiplie cette nourriture ». Puis il remplit les écuelles des uns et des autres jusqu'à ce que le dernier soit servi. Et tous, y compris les chiens les chats, finissent repus.

Martin exerce une charité vraiment très complète puisqu'il va jusqu'à cacher deux fugitifs venus se réfugier dans sa cellule, poursuivis par la police. Il demande aux deux hommes de prier et de se cacher dans deux paniers à linge.

Les policiers pénètrent dans la cellule de Martin et fouillent partout, même dans les paniers à linge, ... mais sans voir les fugitifs !

Il héberge aussi des malades délaissés ou des gens blessés, abandonnés dans la rue après des bagarres ; et sa cellule sert en outre de réserve pour l'infirmierie.

Ses hôtes ne dorment pas sur le grabat de Martin, en planches trop inconfortables, mais plutôt dans des lits avec matelas, draps, oreillers et couvertures.

Martin les nourrit de son mieux pour qu'ils retrouvent rapidement des forces.

Mais cet apostolat ne plaît pas à tout le monde au couvent : sur ordre du prieur, les malades sont priés de quitter au plus vite le magasin de l'infirmierie, et Martin a l'interdiction d'amener n'importe qui dormir au couvent.

Il se tourne alors vers sa sœur pour l'hébergement de ses « amis ». C'est chose délicate pour elle d'accueillir au domicile conjugal des vagabonds, des gens dans le besoin, des malades, voire des mourants, le risque étant de transformer sa maison en hôpital, de contracter des maladies, et d'irriter son époux ; de tout cela Martin est conscient. Mais Juana est aussi héroïque que son frère Martin...

Lorsqu'ils sont en pension chez elle, Martin n'abandonne pas ses protégés : il vient leur rendre visite tous les jours pour leur dispenser les soins nécessaires.

Et Martin s'intéresse aussi aux enfants abandonnés ; ils sont nombreux dans les rues de Lima à cette époque, et les pouvoirs publics ne s'en occupent pas. Il sait bien que si personne ne s'occupe d'eux, ils vont grandir sans savoir que Dieu les aime ... et tôt ou tard ils deviendront des délinquants.

Cette perspective l'inquiète. Il se dit qu'il a probablement été choisi par la Providence pour venir en aide à ces enfants, et un projet d'orphelinat mûrit dans son esprit.

Les pouvoirs publics ne souhaitent pas s'y impliquer, et les dominicains se trouvent déjà à l'étroit dans le couvent du Saint Rosaire. Les religieux donnent seulement à Martin la permission de collecter les sommes nécessaires.

Il est donc seul à aborder ce projet dans un climat d'incertitude propre à décourager les esprits les plus entreprenants. Et pourtant, l'orphelinat de la Sainte-Croix sera créé à partir de rien, et il prospérera par la suite. Martin y adjoindra une école, qui sera son véritable chef-d'œuvre : ainsi, non seulement les orphelins sont recueillis, mais ils reçoivent en outre une bonne éducation !

Concernant les filles, Martin comprend vite – vu son sens inné de l'organisation – qu'elles devront quitter l'orphelinat de la Sainte-Croix avec une dote convenable ; et il faut encore trouver le financement de tout cela...

Distribuant les richesses qui passent entre ses mains, Martin en fait toujours bon usage ; il administre ainsi la preuve qu'un humble religieux vêtu pauvrement et porté par la grâce, trouve les moyens de secourir un nombre considérable d'indigents.

Mais la charité de Martin va encore bien au-delà des êtres humains, comme on va le voir.

Un jour, à l'infirmerie, il déchire de vieux draps ; ce que voyant, un frère lui demande si quelqu'un est blessé. Martin répond « – Pour l'instant non, mais ça ne va pas tarder ». C'est alors qu'un animal blessé entre dans la pièce : un chien gigantesque avec une grande plaie au côté, qui laisse pendre ses intestins. Le chien s'approche de Martin comme pour le saluer... mais surtout pour qu'il lui vienne en aide. Celui-ci déclare « – Ces morceaux de tissu vont être bien utiles pour soigner cette pauvre bête, qui est aussi une créature de Dieu ». Martin panse l'animal puis, se servant d'un morceau de peau de mouton, lui fait un lit et lui donne l'ordre d'aller s'y reposer.

Le chien sera soigné plusieurs jours avant que Martin le renvoie en lui disant : « Va maintenant travailler chez ton maître. » Et le grand chien repart.

Le bon religieux ne soigne pas seulement les chiens : un jour, il voit un chat qui gémit à la porte d'une cellule avec la tête à moitié écrasée. « – Viens avec moi et je te soignerai », lui dit Martin, et il ajoute : « – Te rends-tu compte que tu vas très mal ? » ; le chat paraît comprendre, et suit Martin.

A l'infirmerie, le chat se tient sage pendant que Martin le soigne et lui pose un pansement. Il le congédie ainsi : « – Tu peux t'en aller, mais reviens demain pour la suite des soins. »

Le lendemain matin très tôt, le chat est là, assis devant la porte de la cellule de Martin. C'est un chat bien élevé, ponctuel au rendez-vous qu'on lui a donné.

Il faut encore savoir que si l'on soigne des chiens et des chats ensemble, il peut se produire des incidents « domestiques » ; mais Martin ne supporte pas que ses malades se comportent en ennemis : « – Petits frères, ne vous battez pas ; mangez ensemble comme de bons frères, sinon je vous mettrai tous dehors. »

Il arriva aussi qu'une chienne et une chatte donnent naissance ensemble à leurs petits dans la même cellule, sous l'infirmierie. Les deux mères ne veulent pas quitter leur progéniture même pour aller manger, et chaque jour Martin doit porter un grand récipient de pâtée dans la cellule. Il donne aux mères l'ordre de manger dans le calme et sans se battre. Mais voici qu'un jour une souris arrive, attirée par l'odeur de la pâtée. D'abord, elle observe la situation, se demandant comment elle pourrait profiter de l'aubaine. Imaginant ce qui pourrait lui arriver si elle s'approche de l'écuelle, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux s'attaquer à un des petits nouveau-nés. A cet instant, Martin repère une paire d'yeux qui brillent dans un coin obscur de la cellule et comprend la tentation de la souris. Il lui dit calmement : « – Sœur souris, ne dérange pas les petits, si tu as faim viens manger toi aussi, après quoi tu t'en retourneras chez toi tranquillement. »

La souris s'approche du bol, y plonge son museau, pendant que la chienne et la chatte continuent à se régaler, apparemment indifférentes. Les trois bêtes mangent ensemble ! Martin appelle frère Ferdinando pour qu'il puisse admirer la scène, et ils s'en réjouissent tous les deux. D'où l'on déduit que Martin a reçu le don d'appivoiser toutes sortes d'animaux, de les faire cohabiter en paix et obéir spontanément. Il s'adresse à eux comme à des chrétiens.

Le même frère Ferdinando a également remarqué que lorsque Martin rendait visite à des animaux, ceux-ci se précipitaient vers lui comme pour le saluer gentiment.

Comme on l'a vu, notre pieux religieux se plaisait aussi à soigner les chiens malades, et il les hébergeait dans la salle habituelle jusqu'à ce qu'ils soient guéris.

Il faut toutefois noter que lorsque les sans-logis, ainsi que les autres vagabonds, furent mis à la porte du couvent du Saint Rosaire, les chiens malades les suivirent et ils finirent tous par trouver refuge chez sa sœur Juana, sans être privés pour autant des visites de Martin.

Sa réputation est connue de toutes les classes de la société à Lima, et de grands personnages comme de simples frères viennent le consulter. Il a un remède pour chacun.

Manifestement, Martin jouit du don spirituel de conseil, considérant le présent et l'avenir, les yeux toujours orientés vers le bien du prochain. La combinaison de la vertu de prudence, du don de conseil et de l'esprit de prophétie fait de Martin un guide idéal, surtout si l'on sait qu'il n'impose jamais sa voie aux autres, ni ne se départit d'une délicate charité.

Vint un jour où Martin évoqua devant ses frères sa mort imminente ; ensuite de quoi il fut pris d'une brusque poussée de fièvre, accompagnée d'atroces douleurs dans tout le corps et notamment à la tête.

Il y reconnut le signe de l'Esprit-Saint lui révélant sa fin prochaine. Il s'alita, et dit clairement à ses frères qu'il s'agissait de sa dernière maladie.

La fièvre le minait, mais il ne se plaignait aucunement, pour mieux s'unir à la passion de Jésus.

La nouvelle de la maladie de Martin se répandit dans Lima, et ses nombreuses relations étaient aussi affligées que les religieux du couvent. Le vice-consul se déplaça en personne pour rendre une dernière visite à son ami et conseiller spirituel. Il fut accompagné jusqu'à la cellule du malade par les frères.

La suite du récit rapporte qu'un des frères frappe à la porte pour annoncer le visiteur mais que Martin ne répond pas : il est en extase. Le vice-consul supplie les frères de ne pas le déranger et attend un bon quart d'heure à la porte. Une fois l'extase terminée, il pénètre dans la cellule puis s'agenouille au chevet de Martin, lui demandant de supplier Dieu de bénir le pays qu'il gouverne.

Martin répond qu'il le fera quand il sera devant le Roi Éternel, et il ajoute que le vice-consul doit aussi offrir des prières accompagnées de bonnes œuvres pour obtenir cette bénédiction divine.

Les religieux, dont le Prieur du couvent, escortent le vice-consul jusqu'à la porte du couvent. Le Prieur revient auprès de Martin et lui reproche d'avoir fait attendre l'illustre visiteur si longtemps devant sa porte (en fait, ce religieux cherche à comprendre ce qui s'est passé). Martin écoute patiemment la remontrance jusqu'à la fin sans intervenir.

Au nom de la vertu d'obéissance, le Prieur lui ordonne alors d'expliquer pourquoi il a fait attendre le vice-consul, ce à quoi Martin répond simplement : « – Ici se tenaient la Vierge Marie et mon saint patron, ainsi que mon avocat et père Saint Dominique, accompagné de Saint Vincent Ferrier, de plusieurs autres saints, et de saints anges. J'étais bien occupé avec ses saints visiteurs, et je ne pouvais recevoir personne d'autre en même temps. »

Martin meurt à 60 ans le 3 novembre 1639. Dès sa mort il va multiplier les interventions miraculeuses en faveur de ceux qui le prient, et très rapidement il va devenir connu au Pérou, en Amérique du sud, puis en Amérique du nord.

Cependant, il faudra attendre plus de trois siècles pour qu'il soit canonisé, le 6 mai 1962.

Si l'on souhaitait mettre en relief les lignes directrices de sa vie, on pourrait en proposer un résumé dans les termes suivants :

- Martin a travaillé pendant les trois-quarts de son existence, avec amour et grande humilité, au développement de l'ordre dominicain,
- Martin a cru au Père éternel, qui l'a accepté contrairement à son père naturel, qui l'a longtemps rejeté,
- Martin a cru en la beauté et la bonté de l'univers créé par Dieu, jusqu'aux créatures les plus insignifiantes,
- Martin a cru autant à l'invisible qu'au monde visible,
- Martin a cru au Fils qui est la voie, la vérité et la vie. En suivant ce Fils, il a fait de la charité la ligne maîtresse de toutes ses actions, sans frontières de race, de rang social, ou de position ecclésiastique, en résumé un digne apôtre de la charité,
- Martin s'est imposé la rare mortification d'une triple discipline nocturne pendant une grande partie de sa vie aux intentions de la propitiation divine, de la réparation des péchés, et du soulagement des âmes du purgatoire,
- Martin a eu une intense dévotion à la Vierge Marie, égrainant constamment son chapelet, et se confiant à cette très sainte Mère, qui veillait tendrement sur lui,
- Enfin, au même niveau que son ardente charité, Martin a pratiqué la vertu d'humilité à un point héroïque que peu d'humains ont atteint, mis à part peut-être Saint François d'Assise.

Maintenant que Martin est au Ciel, il faut se rappeler que c'est un ami très puissant, à l'origine de nombreux miracles avant et après sa mort.

N'hésitons donc pas à le solliciter dans nos besoins spirituels et temporels, et remercions Dieu d'avoir concédé au monde la grâce d'une telle sainteté.

*D'après « Les Fioretti de saint Martin de Porrès »  
Ouvrage de Giuliana Cavallini publié en 2006 aux Editions du Cerf, Paris*